

JAMAÏQUE – AOÛT 2001

– IL N’Y A JAMAIS EU de chambres à gaz à Mauthausen, affirme posément Florian.

Les traits blêmes de ses trente ans séchés par la tabagie se dessinent sur le golfe d’Oracabessa qui scintille sous la lune caraïbe.

Je lui tape une cigarette. Je l’allume, énervé.

– Comment tu peux dire ça ? Mon grand-père y a été déporté. Il a vu les cadavres qu’on en sortait pour les enfourner dans les crématoires. Ça marque un homme...

À son tour Florian saisit une blonde.

– Il a été abusé par sa mémoire. Toutes les victimes sont atteintes du même syndrome. Elles réinterprètent ce qu’elles ont vécu. Il ne faut jamais se fier aux témoins de première main. Ils mentent et ils se mentent.

Je garde le silence. Venir de si loin pour entendre ça ? Ce propos délirant est-il la conséquence du décalage horaire ? Ou l’effet de la cocaïne pour l’achat de laquelle je lui ai prêté cinquante dollars ?

– Mais... mais... il suffit d’aller voir... ces fausses douches sinistres. Je sais ce que je dis, je les ai visitées... si on peut en parler comme ça. Vu de mes yeux vu !

– Peut-être, mais c'est du toc. Tu sais, on a pas mal revu et corrigé l'holocauste après la guerre. On a construit de faux témoignages, et pas qu'en paroles, les bâtiments aussi... Les historiens les mieux autorisés déclarent qu'il n'y a jamais eu de chambres à gaz à Mauthausen.

– Quels historiens ? Et autorisés par qui ? Faurisson ? Gollnisch et les révisionnistes de Lyon ? Et puis c'est quoi un historien face à un témoin ?

– Un mec en lequel j'ai plus confiance qu'en un survivant...

– Choumoff ou Heim ont écrit sur les assassinats par gaz à Mauthausen. Ils y étaient. Ils sont à la fois témoins et historiens. Tu en dis quoi ?

– Que je ne leur fais pas confiance. Abusés eux aussi.

Soudain je n'ai plus aucune sympathie pour Florian, le « jeune qui monte à la télé ». Je ne vois qu'un snob blasé, un fort en gueule, un apôtre du n'importe quoi tant que ça fait parler de soi...

Michel Ferlié compte les points. Lequel des deux branchés qu'il a invités avec lui en Jamaïque aura le dernier mot ? Narquois, le millionnaire de la presse underground observe le combat des jeunes coqs. Qui gagnera cette joute aura sa place à ses côtés pour la rentrée prochaine. Je discerne cependant de la gêne dans son regard allumé par le rhum.

– Mon grand-père a écrit ce qu'il a vécu quelques mois seulement après son retour des camps. On peut difficilement mettre la mémoire en doute quand elle est aussi fraîche. Ça ne compte donc pas ?

– Je m'en fous. Historiquement, ça ne vaut rien. C'est même suspect. Ton papy a simplement fabulé ! Je préfère un historien d'aujourd'hui, distancié, à un témoin d'époque. Même pas besoin d'aller sur place pour connaître la vérité.

Michel le reprend :

– Et si je te cite le nom du S.S. Kaltenbrunner qui a déposé à Nuremberg sur le sujet, tu me réponds quoi ?

– Que c'est un détail. Et puis à l'époque, on préférerait gazer que fusiller, on trouvait ça plus humain.

– Florian, arrête ça ! Je te savais cynique mais pas jusqu'au révisionnisme. Un détail ! Tu causes comme Le Pen ! Tu es allé l'interviewer à Saint-Cloud, est-ce qu'il t'aurait converti ?

Florian quitte brusquement la table.

– Gaffe mec, elle n'est pas bonne ta coke ! lui lance Michel, ricanneur. Je suis venu la goûter quand t'étais sous la douche. Tu t'es fait refiler de la merde.

Il se cale dans son fauteuil en se resservant généreusement du rhum.

Cette scène se passait en août 2001 sur la côte nord-ouest de la Jamaïque, celle des villas de luxe construites pour Noël Coward et Errol Flynn, celle du tourisme narcotique des Européens à la page. Michel Ferlié, patron cool et versatile, y avait convié une douzaine de branchés parisiens.

N'importe quel curieux peut aujourd'hui visiter Mauthausen. L'amicale des déportés a préservé le camp malgré le désir, incessant depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, qu'ont les gouvernements autrichiens d'en faire disparaître la trace, comme celle de ses camps satellites : Melk et Gusen. Ces sites sinistres jalonnent le cours riant du Danube. À Melk, la cheminée du four crématoire gâche durablement la vue sur le vaisseau baroque de l'abbaye. À Mauthausen, le portail en pierre grise surmonté de miradors contraste avec la rue propre du village qui y conduit.

– Sur le rebord d'une fenêtre, une main anonyme glissait une pomme quand un convoi de déportés montait la rue. On n'a jamais su qui déposait le fruit, mais il était toujours là. Il n'y a pas eu que de méchants Autrichiens, même si beaucoup d'entre eux voudraient que le camp n'ait jamais existé, me racontait mon grand-père lorsque nous y venions en pèlerinage.

Chaque été, l'amicale des déportés organise des voyages de mémoire sur les sites des camps de concentration autrichiens, nombreux. Ebensee, Loibl Pass, château de Hartheim, Melk, Gusen, Gunskirchen, Amstetten, ces noms sont généralement occultés par la prééminence des usines de la mort : Dachau, Buchenwald, Auschwitz, Ravensbrück... Mais il n'y eut pas que les juifs : l'extermination des communistes, des homosexuels, des tziganes, des prisonniers politiques a eu lieu sur tous les territoires annexés par le Troisième Reich.

Avec les survivants, nous partions de la gare de l'Est, parcourant la voie jadis empruntée par l'Orient Express : Strasbourg, Ulm, la Bavière, Salzbourg. Puis c'était le car, façon voyage organisé, avec

son côté burlesque. Aux terribles stations dans les lieux de souffrance succédaient des visites plus pittoresques. Salzbourg et le Mozarteum, les lacs autrichiens, le glacier du Grossglockner... Le périple durait deux semaines et se terminait par la visite d'un pays de l'Est, Tchécoslovaquie, Hongrie, Yougoslavie, Pologne. Mes grands-parents y amenèrent chacun de leurs petits-enfants. Mes cousins Pierre et Gilbert, ma cousine Isabelle, leurs parents et les miens, tous nous avons vu et entendu ce qui s'est déroulé là durant la Seconde Guerre mondiale.

À deux reprises, en 1974 et 1976, j'ai connu Mauthausen, sa carrière, ses baraquements, la gueule cendrée des crématoires qui ressemble au four d'un boulanger. Sa chambre à gaz et son musée des horreurs : les vêtements tissés avec des cheveux, les épidermes les plus joliment tatoués tendus pour réaliser des abat-jour, les sacs à main et les portefeuilles en peau humaine, d'une couleur de lait gris, le savon à base de graisse, humaine elle aussi, et les lingots d'or fondus avec les couronnes dentaires arrachées aux cadavres. Je me rappelle mes nuits de cauchemars après les récits des déportés, narrés entre les *Spätzle* et la biche à la confiture d'airelles. Tous stigmatisés, tatoués d'un numéro et certains défigurés comme cet homme dont le visage avait été fracassé à coups de crosse, et qui avait survécu.

Et ces objets ! J'ai mis du temps à comprendre ce qui me les rendait si terrifiants. Ces « choses » de tous les jours réalisées avec de la matière humaine, c'était comme manger de la viande et apprendre qu'il s'agit d'un rôti de biceps ou d'une tranche de sein. Cannibalisme. Mes mains qui craignaient d'effleurer la vitrine où